

Le rabat-joie

Catherine Mavrikakis

Numéro 195, juillet 2020

Histoires de cinéma : l'expérience collective des films

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94215ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mavrikakis, C. (2020). Le rabat-joie. *24 images*, (195), 103–105.

Le rabat-joie

par CATHERINE MAVRIKAKIS, écrivaine



↑ **Salò ou les 120 journées de Sodome**
de Pier Paolo Pasolini (1975)

Comme le soutient Roland Barthes, il y aurait dans tout moment vécu au cinéma une expérience de l'hypnose. Dans la salle obscure, je me retrouve subjuguée par l'image qui dans le noir m'apparaît en déchirant l'obscurité.

Pour donner raison à Barthes, je me rappelle avoir sombré dans la couleur d'un azur mort en regardant le film *Blue* de Derek Jarman et avoir été happée par la sensualité lubrique d'un rouge dans trois films de Zhang Yimou : *Épouses et concubines*, *Le Sorgho rouge* et *Judou* où l'union entre des corps s'inscrivait dans ce carmin impudique qui tachait littéralement l'écran.

Je sentis peser sur moi l'écran grisâtre tout au long du dernier film de László Nemes *Sunset*. Et je me mis à tousser, étouffée par cette couleur terne se matérialisant en cendres hallucinées qui dansaient autour de moi.

Je devins aérienne dans le blanc fantôme d'un des films d'Antonioni. La vapeur de l'usine de *Désert rouge* m'a longtemps fait flotter, et je me fis solaire dans l'éclat jaune de son *Zabriskie Point*.

« Que la lumière soit, fût-elle noire et blanche ! Et je m'y soumettrai ». C'est ce murmure que j'entends à l'intérieur de mon être à chaque achat d'un billet de cinéma. Je l'avoue : je recherche ce plaisir masochiste et extrêmement délicieux de n'exister que dans la douleur d'une obéissance.

Le temps très rituel de la séance de cinéma serait donc un moment de soumission où la captation du sujet ne pourrait échapper à la fascination de l'image qui le saisirait, ferait de lui son esclave alors même qu'il paie pour son plaisir et pour un temps d'accès limité à celui-ci.

Dès que je pénètre dans une salle, j'entrerais dans la temporalité autoritaire

du cinéma qui me promet de prendre masochiste et clandestine, mon pied, dans l'obscurité partagée. La salle qui plonge dans le noir crée sa propre autorité : « à partir de maintenant c'est moi qui commande », nous confie-t-elle. « Et vous tous allez jouir de mes commandements. »

Cette extase dans l'obéissance à laquelle je suis soumise au cinéma ne pourrait avoir lieu chez moi, sur mon canapé. Là, j'arrête le film quand je le veux, mon chat fait quelque bruit pour sa pâtée. Mon voisin cogne à la porte. Le temps de l'image se résigne. Il accepte de ne pas me montrer son pouvoir absolu.

Or, il me semble que le cinéma ne peut pas simplement se donner comme une expérience d'assujettissement à la lumière de l'écran ou au leurre de l'espace fermé que constitue la salle.

Ce que j'aime au cinéma, n'est-ce pas précisément le fait que je puisse échapper à la mainmise du film sur ma psyché ?

J'adore aller au cinéma pour ne pas regarder l'écran, pour lui résister et me permettre de scruter ce qui du noir se révèle. Or, pour que ma rébellion imaginaire s'exerce, il me faut l'autorité de la loi... Ma perversion ne saurait exister sans dictature.

Contrairement au théâtre, qui demande une piété que les artistes commandent, le cinéma me permet d'être anonyme. Je n'ai pas trop honte d'arriver en retard, de sortir avant le film, de manger pendant le visionnement (n'en déplaie aux puristes anorexiques ou hypersensibles) ou encore de tousser

une ou deux fois : la salle de cinéma suggère une attitude moins empreinte de religiosité que celle du théâtre où là, à mon avis, mon plaisir reste d'une grande pureté masochiste puisque mon corps est littéralement et volontairement terrorisé par son existence et ses contingences.

Le cinéma me propose un rituel très fixe dans lequel ma jouissance peut être sans cesse redéfinie. Perversement.

Je me suis parfois retrouvée au fond de la salle me bouchant les oreilles et fixant mes chaussures dans le noir, pour écouter la terreur de mes voisins durant un film d'horreur. Je me suis souvent assise au deuxième rang pour respirer la magnifique chevelure d'une grande femme au long cou devant moi, dont les contours se dessinaient en ombre chinoise. J'ai planté mes dents dans sa chair tendineuse grâce à Nosferatu qui se délectait de ses victimes sur l'écran.

Je suis allée chercher du popcorn ou un coke au moment le plus émouvant pour emmerder les voisins indignés qui devraient aller plutôt au théâtre...

J'aime du cinéma ce qu'il m'impose et l'espace de rébellion, d'association d'idées, de divagations, de fantasmes et d'évasions qu'il me permet. Parce que si le cinéma me subjugue, sa puissance vient avant tout de la liberté qu'il me laisse.

Au cinéma, je me sou mets pour résister à l'image, pour laisser mon imagination et parfois mon corps aller dans tous les sens. Ce n'est pas pour rien que les cinémas pornos existent.

Ils permettent les ébats, les plaisirs solitaires ou en groupe. Tout en nous soumettant à l'image, les voyeurs que nous sommes imaginent ou performant d'autres scénarios, en se croyant à l'abri de la lumière des projecteurs qui ne fonctionnent que pour les protagonistes du film.

J'ai toujours été profondément amusée à chaque visionnement de *Salò ou les 120 journées de Sodome* de Pasolini en salle. Immanquablement de nombreuses personnes sortaient pendant la séance. Ce film demeure capable de faire sortir les spectateurs de leur soumission tranquille devant l'image. Non pas que les gens dans la salle se rebellent devant l'horreur présentée à l'écran (ils et elles ont en vus d'autres...), mais bien plutôt, ils sentent que devant un film aussi intellectuel, un film qui ne répond pas au genre de l'horreur et à son grotesque, ils sont pris à prendre la mesure de leur propre jouissance en quelque sorte exposée. Cela leur est insoutenable. En d'autres termes, ils ne peuvent plus jouir tranquilles en faisant semblant de se soumettre à l'écran, puisque Pasolini leur rappelle dans son brillant film que nous pouvons tous jouir ensemble sans nous cacher... Quelle révélation pour des pervers !

Au cinéma donc le plaisir pervers est toujours au rendez-vous. Et ce n'est que dans une société puritaine qu'il sera appelé à disparaître. Le film à la maison signe le glas de la soumission ludique et de la révolte sexualisée devant l'image.

En ce sens, il est rabat-joie...